

MOT DE LA PRÉSIDENTE

Un début mouvementé

BON À TIRER

Voulez-vous *to speak canadian* ?

NORA ATALLA

D'Alexandre le Grand à Naguib Mahfouz

ENTRETIENS ENCHAÎNÉS

Isabelle Miron interviewe

Joël Des Rosiers

... qui interviewe Emmeline Pierre

PORTRAIT

Pierre Boucher, l'un de nos premiers écrivains

L'Unique

LE JOURNAL DE L'UNION DES ÉCRIVAINES ET DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS

Volume 13

Numéro 1

Avril 2011

Ça bouge à l'UNEQ, ça bouge à *L'Unique*

LE 1^{ER} JANVIER DERNIER, Francis Farley-Chevrier entrait officiellement en fonction au poste de directeur général de l'UNEQ. Moins de deux mois après son arrivée, l'adjoint à la direction générale, André Racette, quittait la Maison des écrivains. Depuis le 25 février, il remplit la charge d'agent de programme en littérature au Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ). Katia Stockman, agente aux programmes de diffusion et de formation, prendra la relève.

Lors de la séance annuelle de l'UNEQ, tenue le 4 décembre dernier, les membres apprenaient l'élection de Danièle Simpson à la présidence pour un mandat de deux ans. Elle a dû déléguer certaines tâches. Ainsi, depuis le mois de février, l'équipe du journal *L'Unique* accueille un nouveau rédacteur en chef, Bernard Pozier. De plus, une nouvelle collaboratrice se joint au comité: Laurence-Aurélien Thérault-Marcotte.

L'équipe du journal *L'Unique* profite de l'occasion pour souligner le travail remarquable que Danièle Simpson a accompli. Elle a toujours voulu informer les membres afin qu'ils soient en mesure de pouvoir prendre des décisions éclairées quant à leur métier et c'est avec conviction et passion qu'elle a mené les dossiers les plus marquants, comme le projet de loi C-32.



UN DÉBUT MOUVEMENTÉ

Pour ce premier mot de la présidente, les sujets ne manquent pas. L'actualité politique en fournit en abondance. D'abord au fédéral, où le gouvernement Harper, bien que clamant haut et fort que c'est l'opposition qui force le Canada à aller en élections, maintient, malgré les conséquences, un budget qu'il dit parfait. Il faut dire que l'opposition a d'autres motifs de désaveu.

Cela signifie, pour les artistes et les écrivains, qu'un troisième projet de loi modifiant la *Loi sur le droit d'auteur* vient de mourir au feuillet. Mais ce n'est que partie remise. Quel que soit le parti au pouvoir, il faudra y revenir. Si le projet de loi s'améliorait, de mouture en mouture, il y aurait de quoi se réjouir, mais jusqu'à présent, c'est tout le contraire qui est arrivé.

Que risque-t-il de se produire cette fois? Que le Québec, comme d'habitude, élise majoritairement des députés du Bloc québécois, laissant au reste du pays le soin de choisir le gouvernement, tout en s'assurant un nombre suffisant de représentants pour lui tenir tête. Mais que pourrait-on faire d'autre? Et si le reste du Canada, par lassitude ou par conviction, donnait au Parti conservateur un gouvernement majoritaire? On peut parier que, peu de temps après, C-32 renaîtrait de ses cendres sous un autre nom et sans amendements majeurs. Il ne resterait plus aux artistes et aux écrivains qu'à attendre, à travers le pays, pour voir si leurs sociétés de gestion survivent, si la loi en courtoisie formée après de multiples recours aux tribunaux protège encore les auteurs ou si elle ne fait que confirmer les «droits» des utilisateurs et si l'édition canadienne et québécoise résiste ou si elle s'est effritée au profit de l'édition étrangère. Mais que peut-on attendre de mieux d'un gouvernement qui vient d'annoncer, dans un budget qu'il dit parfait, des coupes de 4,5% en culture pour l'exercice 2011-2012?

Au Québec, le récent budget Bachand est loin d'être populaire. Environ 66% des répondants à un sondage Léger s'en déclarent insatisfaits. En ce qui a trait à la culture, il faut remarquer que, si le gouvernement Charest a tenté de soutenir le rayonnement international des artistes québécois, il l'a fait de manière à ce que seules des entreprises culturelles d'envergure, capables d'investir 60% dans des projets d'une valeur minimum de 5M\$, puissent bénéficier de la création du Fonds Capital-Culture-Québec. Ce fonds de capital de risque de 100M\$ sera investi dans des projets majeurs internationaux sur une période de huit ans. À côté de cela, les 2M\$ de plus alloués au Conseil des arts et des lettres du Québec font piètre figure et ne permettent pas d'apporter une aide adéquate à la création, pourtant au cœur de toute production culturelle. En littérature, les ressources actuelles du CALQ ne permettent d'aider qu'un auteur sur cinq à réaliser son projet. Toutefois, la somme de 500 000 \$ prévue pour la création d'un fonds des technologies numériques dans le domaine des arts et lettres pourrait permettre à l'UNEQ de réaliser un projet d'édition numérique qui lui tient à cœur.

Vous vous souviendrez que, lorsque je me suis présentée à la présidence, j'ai dit clairement que je croyais que l'UNEQ devrait concentrer ses énergies sur la mise sur pied de projets qui renforceraient le pouvoir de négociation et la capacité de diffusion des écrivains. J'avais mentionné, entre autres, la création d'une agence littéraire et la possibilité de faire de l'édition numérique. Nous travaillons là-dessus, mais aussi sur un projet pour la relève, l'amélioration du programme *La Culture à l'école*, la création de liens avec de nouveaux partenaires, et tout cela, bien sûr, en continuant la bataille contre C-32. N'oubliez pas qu'en plus, l'UNEQ a changé, en quelques mois, de président, de directeur général, d'adjoint à la direction générale et de conseiller juridique. C'est, en soi, tout un chambardement, mais il semble très positif.

► Danièle Simpson



Robinson en appel

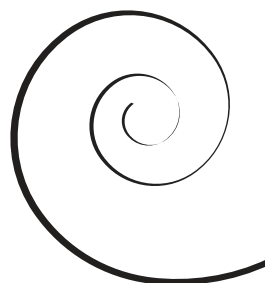
L'odyssée de Claude Robinson se poursuit en Cour d'appel, du 18 au 21 avril 2011. Sa lutte est la nôtre et les auteurs qui souhaitent assister aux audiences seront les bienvenus.

Nous vous invitons à lire les articles de René Lewandowski parus dans le journal *La Presse* et sur Cyberpresse, le 8 avril 2010, sous le titre « Procès Claude Robinson : quatre témoins contre une diva »* et le 16 avril 2010, intitulé « Pourquoi Claude Robinson pourrait perdre en appel ».

Ceux-ci rapportent les conditions dans lesquelles l'auteur et dessinateur devra vivre cette nouvelle étape.

Pour connaître l'historique de son combat pour le respect de ses droits d'auteur ou pour contribuer au fonds Claude Robinson, voyez le site Opération Claude Robinson : <http://clauderobinson.org/>.

► Isabelle Gaumont



DES NOUVELLES
DE L'UNEQ



LA COMMISSION DU DROIT DE PRÊT PUBLIC FÊTE SES 25 ANS!

«**N**ous espérons que le Programme du droit de prêt public sera un instrument qui permettra de rehausser, de façon toujours plus efficace, le revenu annuel des écrivains canadiens et de reconnaître l'importante contribution que ceux-ci apportent à notre développement culturel et à notre qualité de vie, et que, parfois, nous tenons trop pour acquise.» Ainsi parlait Flora MacDonald, ministre des Communications lors de la cérémonie de présentation des premiers chèques de la Commission du droit de prêt public en février 1987, faisant du Canada le treizième pays à fonder ce droit après que le Danemark l'ait établi le premier en 1946. Il est aujourd'hui l'un des 29 pays à disposer activement de ce programme.

En effet, depuis son instauration officielle en mars 1986 sur décision du Cabinet, pour la plupart d'entre nous, à condition de répondre aux critères d'admissibilité, la CDPP est synonyme de chèque. Plus ou moins conséquent, et plutôt moins d'ailleurs, au fil des 25 années qui se sont écoulées et qui ont vu évoluer le nombre d'écrivains canadiens bénéficiaires de 4000 en 1987 à 17 487 en 2010, pour une enveloppe globale passée de 3 M\$ à 9,9 M\$ en 2010. Au lieu de croire qu'un miracle budgétaire allait finir par venir rétablir la parité de l'équation, la Commission a d'ailleurs adopté une nouvelle grille de paiements appliquée depuis l'année dernière. En 2010, le paiement moyen par auteur est ainsi de 566 \$ et le paiement maximal de 3392 \$.

Ainsi la CDPP, depuis 25 ans, célèbre la contribution des écrivains à la culture canadienne.

De nombreuses activités auront lieu tout au long de l'année, d'avril 2011 à février 2012, pour assurer cette célébration prioritairement pour et avec le public, les lecteurs. Un budget a été alloué à cette fin par la CDPP. L'UNEQ a, dès janvier, créé un comité chargé d'orchestrer les célébrations au Québec avec un certain nombre de partenaires, salons du livre, festivals littéraires, associations d'auteurs francophones et anglophones, réseaux de bibliothèques dont notre partenaire naturel principal, la Grande Bibliothèque.

D'autres manifestations prendront place dès avril 2011. À l'initiative de la Ligue des Poètes, le mois d'avril, mois de la poésie, sera dédié à la CDPP à partir de Toronto. À Toronto aussi, la Writers Union of Canada consacra sa prochaine AG de juin à la CDPP (PLR en anglais). En novembre, un événement spécial et plus officiel aura lieu à Rideau Hall simultanément à la remise des prix littéraires du GG.

Écrire, lire, défendre les écrivains et leurs droits reste une célébration qui se fait chaque jour au long d'un cheminement indéfectible. Le 25^e anniversaire de la CDPP à laquelle l'UNEQ est activement associée vise à faire connaître cet aspect de la vie des écrivains. Il est intéressant de savoir qu'à partir de juin 2012 l'UNEQ, par ma représentation, présidera la CDPP. D'ores et déjà, vos idées et vos commentaires sont les bienvenus.

► Aline Apostolska
vice-présidente de la CDPP, représentante de l'UNEQ

Le point sur *La Culture à l'école*

A la suite d'une résolution votée en séance annuelle en décembre dernier, l'UNEQ a tenu, durant le mois de janvier, une consultation auprès des écrivains inscrits au *Répertoire de ressources culture-éducation* du programme *La Culture à l'école*. Le questionnaire portait sur différents points du fonctionnement actuel de ce programme et, plus particulièrement, sur les changements apportés récemment par le Ministère dont l'achat des livres par les écoles et le délai d'un mois octroyé aux écoles pour payer les écrivains.

En tout, 104 écrivains ont répondu au questionnaire, soit près de 60 % des inscrits au répertoire. Leurs réponses ont permis d'effectuer un premier bilan et de mieux cerner les nouveaux processus d'achat des livres. Comme la consultation a eu lieu très tôt dans l'année, il est encore difficile de tirer des conclusions définitives, mais quelques grandes lignes se dessinent déjà : les écrivains éprouvent de la difficulté à savoir si leurs livres vont être achetés et sont, de ce fait, très inquiets. De plus, le forfait alloué pour l'achat des livres de 165 \$ par journée de rencontre semble compliquer la tenue

de certains ateliers qui nécessitent l'achat de livres de 12 ou 15 \$. Les rencontres au secondaire sont plus particulièrement touchées : en une journée, un écrivain peut y rencontrer plus de 90 élèves. Très peu auront eu entre les mains les quelques livres achetés pour préparer la rencontre.

Dans un esprit d'ouverture et de collaboration, une rencontre avec des représentants du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine a eu lieu le 18 février dernier. Des discussions très constructives ont donc été menées autour des premiers constats à l'égard des nouvelles règles de fonctionnement du programme. L'UNEQ a émis quelques recommandations et insisté sur les difficultés rencontrées par certains écrivains face à un milieu scolaire souvent peu au fait des nouvelles règles. Mais les données ne reflétant que les activités du début de l'année, l'UNEQ et le Ministère ont décidé, d'un commun accord, de mener à nouveau une consultation en fin d'année

----- suite à la page 4



VOULEZ-VOUS TO SPEAK CANADIAN ?

Dans le discours inaugural prononcé à l'Assemblée nationale par John Charest, on a pu entendre une aberration à peine soulevée par les médias et même célébrée par certains : l'actuel gouvernement québécois souhaite que les enfants de sixième année passent la moitié de l'année scolaire en anglais... Ce n'est certes pas ainsi que l'on va améliorer la situation du français au Québec ni la qualité de la langue de Molière des étudiantes et des étudiants, deux réalités perpétuellement en souffrance, de réforme en réforme, comme pourrait le confirmer le corps professoral des niveaux secondaire, collégial et universitaire.

Si l'on pouvait croire que le Canada est un vrai grand pays bilingue et non une anomalie diglossique où le son de chaque parole officielle ne va pas sans l'écho de son aléatoire traduction, peut-être se retrouverait-on, de la même manière, contre toute logique d'apprentissage, avec des enfants qui ne connaissent pas bien leur langue maternelle et tentent d'en assimiler une autre subitement, intensivement, mais la réciproque serait vraie et, en contrepartie des Québécois qui apprendraient l'anglais au secondaire, tous les enfants du reste du Canada seraient, en portion égale, gavés de français.

SUITE DE LA PAGE 3

scolaire. Les écoles seront également sollicitées pour donner leur point de vue sur le fonctionnement du programme.

Je tiens à dire à tous les écrivains inscrits au répertoire combien ce dossier me tient à cœur et combien je comprends leurs inquiétudes. Au cours de cette année charnière, chacun peut m'envoyer ses commentaires. Ils intéressent aussi le Ministère et permettront de mieux servir ce beau programme. D'ailleurs, beaucoup d'écrivains n'ont pas hésité à souligner, dans leurs réponses à la consultation, à quel point *La Culture à l'école* compte pour eux, pour le milieu scolaire et, bien sûr, pour les enfants. Le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport et l'UNEQ en sont bien conscients.

► Katia Stockman

Même dans une telle éventualité, formerions-nous véritablement des citoyens bilingues d'un océan à l'autre ; c'est-à-dire des gens capables de fonctionner dans une langue ou dans l'autre, et non pas des citoyens canadiens comme on les a toujours conçus, incapables de bien maîtriser les deux langues officielles comme de comprendre l'une ou l'autre sans la traduction simultanée, bref inaptes à saisir quoi que ce soit sans l'entendre deux fois ?

Pour moi, une telle proposition sociale s'ajoute aux déjà trop nombreux périls endossés par nos gouvernements, que ce soit dans le domaine de la santé, de l'économie, de la construction, de la culture, de l'écologie, de la justice, de l'éthique, de l'équité, etc.

Certes, savoir l'anglais peut être utile, mais il est peu probable de vivre en Amérique sans y être exposé assez pour ne pas pouvoir se débrouiller un peu. Comment peut-on maîtriser une seconde ou une troisième langue si l'on ne connaît pas bien les bases de la sienne ? Comment comprendre les mots et le fonctionnement d'un autre idiome sans avoir de point de comparaison ? Il faut avoir une langue pour en apprendre d'autres. Assurons-nous donc que les enfants sachent bien le français et montrons-leur ensuite l'anglais et l'espagnol (la langue de la majorité en Amérique) ; ainsi ils seront bien équipés et pourront devenir des citoyens libres dans leur continent et même au-delà.

UNEQ

Union des écrivaines et des écrivains québécois

Conseil d'administration

Danièle Simpson, présidente
André Roy, vice-président
Sylvain Meunier, secrétaire-trésorier
Mylène Bouchard, administratrice, représentante des régions
Nadia Ghalem, administratrice
Arlette Pilote, administratrice
Alexandre Faustino, administrateur

Comité de rédaction

Bernard Pozier, rédacteur en chef
Sylvain Campeau, Jocelyne Delage,
Alexandre Faustino, Isabelle Gaumont,
François Jobin, Véronique Marcotte,
Denise Pelletier, Bernard Pozier,
Laurence Aurélie Théroix-Marcotte

Conception graphique

France Tardif

Maison des écrivains

3492, avenue Laval, Montréal
(Québec) H2X 3C8
Téléphone : 514 849-8540
Télécopieur : 514 849-6239
ecrivez@uneq.qc.ca

www.uneq.qc.ca

www.litterature.org

La parution d'une annonce dans notre bulletin ou l'insertion d'une publicité dans un envoi de *L'Unique* ne signifie pas que l'Union endosse ces produits ou services.

Dépôt légal : 2^e trimestre 2011

NICOLAS ANCION, REVISITÉ ?

Il ne manque pas d'audace, l'Ancion. Sitôt attablé chez Kam Fung, à la grande surprise de la serveuse, il commande sur le chariot de *dim sun* des pieds de poulet, « pour y goûter », dit-il.

En matière de carrière, l'homme se révèle tout aussi audacieux. En 2008, lors de son passage chez nous invité par l'UNEQ, Nicolas Ancion m'avait déclaré : « Je me donne deux ans pour devenir écrivain à plein temps. Ça passe ou ça casse. » Il avait alors en chantier un roman et deux projets de scénarios de film. Les films ont foiré, « un peu par ma faute, avoue l'intéressé, parce que j'ai mis trop de temps à écrire » ; en revanche, le roman, *L'homme qui valait 35 milliards*, est paru et s'est bien vendu. Nicolas a persuadé deux producteurs d'en faire une pièce et un film. C'est dire que « cela n'a pas cassé ». « Je suis maintenant un professionnel », affirme Nicolas sans arrogance ni vanité.

Mais un professionnel, il s'en est vite aperçu, ne fait pas qu'écrire. L'écriture n'occupe qu'une partie du temps de l'écrivain qui compte sur son métier pour gagner sa croûte. Le gros de son activité consiste à se vendre, lui et ses ouvrages. C'est ainsi qu'il a réussi à caser ses premiers bouquins chez Pocket, ce qui leur donne une seconde vie.

« Je suis plus disponible que l'éditeur », dit-il pour expliquer le temps qu'il passe à rencontrer traducteurs, producteurs et autres acteurs de la chaîne du livre. Pour lui, l'auteur qui ne s'occupe pas de ses affaires

fonce droit dans le mur. Pour obliger ses éditeurs à bouger (c'est-à-dire faire la promotion, investir dans la publicité, convaincre les libraires, etc.), Nicolas s'emploie à négocier les à-valoir les plus avantageux possibles. « Cela me permet de ne pas attendre les premiers versements de droits et pousse l'éditeur à agir s'il veut revoir ses sous. Si par la suite, les droits excèdent l'à-valoir, tant mieux ; c'est comme un cadeau du ciel. »

Il y a aussi les médias sociaux. Facebook, Twitter et un site personnel qu'il faut tenir à jour. Pour Nicolas, cela revient à « occuper le terrain », parler de soi pour faire parler de soi. Cela donne apparemment des résultats puisque Google signale 64 800 entrées pour Ancion contre quelque 7000 pour le signataire de ce papier.

« Heureusement que j'écris beaucoup, admet Nicolas. Cela me permet d'assurer des revenus convenables sinon constants », auxquels il faut ajouter les rencontres dans les écoles (qu'il négocie lui-même) et l'occasionnel atelier d'écriture pour arrondir les fins de mois.

Au bout de deux ans, voilà donc le rêve réalisé. Mais Nicolas Ancion en caresse d'autres : le cinéma l'attire toujours. Il a suivi une formation de scénariste, conscient qu'en matière d'écriture tout ne vient pas de Dieu, des gênes ou de la seule inspiration, mais surtout de la bonne vieille sueur.

► François Jobin

PLATON NE VOULAIT PAS DU POÈTE DANS LA CITÉ !

Heureusement, le Conseil des Arts de Montréal ne l'a pas consulté. L'organisme culturel vient, en effet, d'innover en créant le poste de Poète de la Cité. Il s'agit là, en fait, d'une résidence d'une durée de deux ans, commençant en septembre 2011 et se terminant en juin 2013. Le candidat retenu occupera un bureau dans la Maison du Conseil des Arts de l'Édifice Gaston-Miron, selon un horaire qui reste à être déterminé. Il pourra, pendant cette période, se consacrer à son travail de création. Ce projet se voulant aussi une expérience de médiation culturelle, le poète devra donner une dizaine d'allocutions par année, au gré d'événements culturels et politiques, tel que planifié par la direction du Conseil et des membres du comité Littérature ou tel que commandé par l'actualité.

Alors que Platon désirait interdire et proscrire le poète dans la Cité, on semble croire, au Conseil des Arts de Montréal, que celui-ci, bien au contraire, doit entrer en résonance avec le discours social et politique qu'il ne peut manquer d'enrichir. C'est, sans doute, pourquoi il ne suffira pas, pour lui, de recourir à ses seules créations, il puisera aussi dans les œuvres

d'autres auteurs montréalais, vivants ou décédés. On espère que tout cela permettra aux citoyens d'avoir meilleur accès à la parole des écrivains qui les entourent.

En plus de ces obligations, le Poète de la Cité sera aussi l'instigateur d'un événement annuel poétique significatif et original. Il aura, pour ce faire, le soutien des employés du Conseil, de même qu'un budget prévu à cet effet.

Le Poète de la Cité recevra, en plus, une bourse d'une valeur de 25 000 \$.

Pour être éligible à ce concours, il faut, évidemment, être domicilié sur le territoire de la ville de Montréal, et avoir publié au moins trois livres de poésie chez des éditeurs reconnus et agréés.

Espérons que cette alliance entre le discours social et politique et la parole poétique sera tout sauf... platonique !

► Sylvain Campeau

LANAUDIÈRE

▶ Linda Amyot

Commission Littérature

La toute nouvelle Commission Littérature de Culture Lanaudière, présidée par Linda Amyot, a enclenché récemment ses travaux. L'objectif des commissions est de mettre en place au moins une activité concrète de promotion de la discipline et de ses artisans. Quelques pistes ont déjà été envisagées.

Exposition

Le poète Emilio Francescucci et la romancière Manon Leblanc participent à l'exposition itinérante *Une MRC, mille et un visages*. Leurs œuvres ont été retenues pour ce concours qui visait à mettre de l'avant des aspects méconnus relatifs au territoire de la MRC de L'Assomption.

Prix des cinq continents

Le collectif d'écrivains de Lanaudière participe de nouveau à la pré-sélection des romans en vue du prix décerné par l'Organisation internationale de la Francophonie. On se souvient que, l'an dernier, trois écrivains québécois faisaient partie de la liste des dix finalistes : Martine Desjardins (*Maleficium*), Guy Lalancette (*La conscience d'Élieh*) et Kim Thuy (*Ru*).

Quinzaine du livre de Lanaudière

De nombreuses activités sont prévues de nouveau cette année pour les deux dernières semaines d'avril dans tout Lanaudière, dont un tout nouveau volet professionnel alors que des écrivains, scénaristes ou paroliers animeront des ateliers destinés aux professionnels et à la relève. À surveiller sur le site de Culture Lanaudière : www.culturelanaudiere.qc.ca.

Résidences

Coup double pour Jean Pierre Girard qui occupera successivement le Studio du Québec à Bruxelles de mai à juillet et une résidence dans la région de Montpellier en juillet et août. Une nouvelle publication à l'horizon ?

Dernières publications

Libellules, couleuvres et autres merveilles (Éditions d'art Le Sabord), de Jean-Paul Daoust, qui célébrait son 65^e anniversaire en grand à la fin janvier avec, en plus, le lancement de son nouveau site : www.jeanpauldaoust.com. • *Blue Tango* (Triptyque), de Simone Piuze. • Le recueil de nouvelles *Un brin d'herbe* (Éditions Le Murmure), de Claude R. Blouin. • *Louise de Xaintes. Une vie en Nouvelle-France* (Éditions Point du Jour), de René Blanchet. • Les récits de voyage *La traversée du Canada en vélo, La côte est des États-Unis à vélo et la Floride et La côte ouest des États-Unis à vélo* (L'Aventurier ; distribué par Les guides de voyage Ulysse), de Paul Meunier. • À VENIR : *Laura, la suite*, huitième tome de *Mémoires d'un quartier* (Guy St-Jean) de Louise Tremblay-D'Essiambre. Version revue et augmentée de *Rajeunir par la Technique Nadeau* de Colette Maher.

NORD-EST

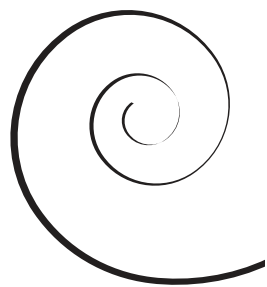
▶ Mylène Bouchard

Docteur ès lettres

Mener à terme une thèse de doctorat n'est pas chose banale. Pour un décanat d'études supérieures, l'accompagnement d'une doctorante jusqu'au titre de docteure confère évidemment un grand prestige, d'autant plus lorsqu'il s'agit d'une première historique au sein de l'établissement. L'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC) a récemment connu cette situation puisque l'on a pu, le 7 mars dernier, assister à la toute première soutenance de thèse en Lettres, celle de madame Michèle Côté, qui présentait le fruit d'un travail colossal autour de l'œuvre de Madeleine Gagnon. Après délibération, le jury – composé de monsieur Paul Chanel Malenfant de l'Université du Québec à Rimouski (UQAR), de monsieur Simon Harel de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), de monsieur François Ouellet, président du jury, et de madame Francine Belle-Isle, directrice de recherche, tous deux de l'université hôte – a octroyé une mention d'excellence à la nouvelle docteure ès lettres. Une page d'histoire a été tournée. Étaient présents la doyenne des études supérieures et de la recherche, madame Nicole Bouchard, la directrice de l'unité d'enseignement en lettres, madame Cynthia Harvey, ainsi qu'enseignants, étudiants, famille et moi-même. Je peux dire : j'y étais !

Créé en 2002, le programme conjoint de doctorat en lettres de l'UQAC ouvre, pour les détenteurs d'une maîtrise, la possibilité de poursuivre leurs études dans trois régions du Québec : Bas-Saint-Laurent-Gaspésie (UQAR), Mauricie (UQTR) et Saguenay-Lac-Saint-Jean (UQAC). Chaque hiver, l'une des constituantes offre un séminaire de recherche aux étudiants des deuxième et troisième cycles. Cette année, le professeur Mustapha Fahmi a présenté un séminaire intitulé « L'amour chez Shakespeare et les autres » qui a accueilli pas moins de vingt-six participants. Aussi, d'autres rencontres sont organisées chaque année : grands ateliers internationaux, ateliers de recherche et autres colloques. Tour à tour, les trois universités chapeautent des événements entre leurs murs. L'échange est ainsi créé.

Madame Michèle Côté peut être fière d'avoir signé le livre d'or de l'UQAC, couronnée de son titre. Ce n'est que le début d'une longue histoire. Déjà, d'autres thèses ont été déposées sur le bureau des évaluateurs. La prochaine soutenance à venir sera, sans doute, celle de monsieur Patrick Guay qui exposera ses recherches sur l'écrivain français méconnu du XX^e siècle, Jacques Spitz.

DES NOUVELLES
DES RÉGIONS

ESTRIE

▶ Anne Brigitte Renaud

L'Estrie en ébullition!**RAVIR**

Le Regroupement des artistes vivant en ruralité organise deux ateliers à Saint-Camille et un forum à Asbestos sur le thème « L'art et la culture pour le développement durable des communautés rurales ». Les artistes de toutes les disciplines sont invités. (www.forum.ravir.ca)

Prix Alfred-DesRochers et Alphonse-Desjardins

Ces prix sont réservés aux auteures et aux auteurs résidant ou travaillant dans les Cantons de l'Est depuis au moins un an. La date de dépôt est le 15 juin pour les œuvres publiées entre le 16 juin 2010 et le 15 juin 2011. Nouvelle adresse pour l'envoi d'exemplaires: B.P. 21055, Sherbrooke (Québec), J1H 6J7. (www.aaace.ca)

Le Salon du livre de l'Estrie au Centre de foires de Sherbrooke et l'Espace Joseph-Bonenfant

Soucieux de mettre en valeur les auteures et auteurs estriens, le Salon a sondé les écrivains pour le choix du nom de sa nouvelle scène d'animation. Les critères étaient précis: l'auteur ou l'auteure devait avoir marqué sa génération et sa renommée devait avoir dépassé les frontières de l'Estrie, où il avait écrit la majeure partie de son œuvre. Le nom du poète, romancier et critique littéraire Joseph Bonenfant a été retenu.

Ateliers et cercle d'artistes littéraires

Plus d'une centaine de personnes ont suivi les ateliers offerts à Sherbrooke, à Cowansville et à Magog. À l'AAACE, les formateurs étaient Hélène Boissé (haïku), Lynda Dion (lire pour écrire), Francisca Gagnon (nouvelle), Danielle Malenfant (jeunesse), Francis Pelletier (bande dessinée) Michèle Plomer (roman), et Petronella van Dijk (conte). Chez Realis, les intéressés ont pu compter sur David Goudreault (slam) et Alexis O'Hara (poésie). L'invité de l'UNEQ était Daniel Canty (écrivain numérique) alors qu'au Conseil de la culture de l'Estrie, on a retrouvé Camille Deslauriers (nouvelle) et Michèle Rousseau (conte).

Le 15 de chaque mois, il y a rencontre centrée sur le partage et le soutien à des auteurs en démarche de création. (www.realis-qc.org)

Causeries de mars à juin

- André-Daniel Drouin, David Goudreault, Lynda Dion (Bibliothèque Éva-Senécal)
- Louis Hamelin, Naim Kattan, Jean-Claude Germain (Bibliothèque d'Eastman)
- Éléine Turgeon, Hervé Gagnon, Martine Latulippe, Christiane Duchesne (Bibliothèque Memphrémagog)

Court festival du texte long

Vingt-quatre heures de célébration de la parole le 27 mai à Sherbrooke. (www.realis-qc.org)

LAVAL

▶ Leslie Piché

Novembre: Le Salon du livre de Montréal remet une plaque hommage à la Société littéraire de Laval (SLL) pour les 25 ans de la revue *Brèves littéraires*. Andrée Dahan explore le roman policier et campe *Le coût de la beauté* en sol lavallois. Claire Varin accompagne la célèbre photographe Mia, décédée depuis, pour un beau livre des Éditions du passage.

Décembre: Leslie Piché et Carolane Saint-Pierre exposent leur alchimie à la Maison des arts de Laval: *Développement inclus* propose 24 photos et 24 poèmes. Le 7 décembre, soirée festive à la Maison des arts; lancement collectif de trente-quatre membres de la SLL, spectacle littéraire, musique, livres mangeables, etc. Distribution de cartes postales et rappel à tous quant au projet de loi C-32 par Leslie Piché. Claire Varin participe à une tournée d'auteurs au Brésil. François Turcot, professeur au collège Montmorency, remporte le prix Émile-Nelligan pour *Cette maison n'est pas la mienne*, aux éditions La Peuplade.

Janvier: Des membres de la SLL, Nancy R. Lange, Françoise Belu, Jean-Pierre Gaudreau et Danielle Forget, exposent à la bibliothèque Sylvain-Garneau photos et poèmes réalisés lors des Journées de la culture. Nancy R. Lange anime une suite de micros ouverts au Café le Signet du Vieux Sainte-Rose, production de la SLL. Plusieurs nouvelles séries d'ateliers d'écriture débutent: Micheline Duff, à la bibliothèque Philippe-Panneton de Laval-Ouest; Nancy R. Lange et la Fédération québécoise du loisir littéraire au Centre culturel arménien.

Février: Le Café le Signet décore ses tables, pendant tout le Festival Sainte-Rose en Blanc, de napperons poétiques réalisés lors des ateliers d'écriture de Nancy R. Lange. Celle-ci s'y fait écrivaine publique pour la Saint-Valentin.

Mars: Lors de son passage le 4 mars dernier à la Maison des arts de Laval pour annoncer la participation de son gouvernement à la réfection du Théâtre des Muses, la ministre Christine St-Pierre a réitéré aux représentants culturels son engagement dans le dossier du droit d'auteur. *Lis avec moi* visitera sept bibliothèques dans le cadre de sa tournée annuelle: atelier littéraire et rencontres d'auteurs sont prévus. Le 8 mars à la Maison des arts de Laval, table ronde sur les contraintes littéraires volontaires réunissant Diane Descôteaux, poète classique, et Gino Lévesque, romancier oulipien. Suivra le lancement du numéro 82 de la revue *Brèves littéraires*. Le 14, la Société littéraire est invitée à ouvrir la Semaine de la Francophonie à Laval. Lecture de dix extraits de dix auteurs, en dix minutes.

ON PARLE DE NOS ŒUVRES SUR LE NET

S'il n'y a presque plus d'émissions culturelles qui parlent de littérature et si celles qui restent disent du mal de bons livres pour donner un « bon spectacle » (je pense ici au « Combat des livres » où les invités détruisent les romans des autres afin de faire gagner le leur), où pouvons-nous espérer voir nos écrits vivre encore un peu ?

L'an dernier, je vous ai parlé de **La recrue du mois** (<http://www.larecrue.net>). Mais ils ne sont pas les seuls fous des livres à promouvoir nos œuvres :

Livresquement boulimique
<http://livresquementboulimique.blogspot.com/>

La « bouquineuse boulimique » en question nous décrit son blogue : « [...] il s'agit d'un blogue où l'on retrouve les appréciations d'une passionnée de culture sur ses lectures et sur les autres événements

culturels auxquels elle a assisté. Le mot appréciation est important pour moi, car les intérêts varient d'une personne à l'autre. Il se veut un lieu de partage accessible à tous et c'est une des raisons pour lesquelles on y trouve divers genres littéraires. J'ai simplement envie de partager mes expériences culturelles, de suggérer des lectures et surtout de susciter le goût de la lecture et de la culture en général. »

Préfaces

<http://prefaces.wordpress.com/>
« Les auteurs avant les livres », tel est le sous-titre du site d'entrevues de Marie-Julie Gagnon, écrivaine et journaliste. Son site d'entrevues d'auteurs (que j'ai découvert lorsqu'elle m'a interviewée) est pimpant et amusant – loin de l'idée que les médias traditionnels se font des auteurs. À la section « À propos » de son blogue vidéo, elle le décrit ainsi :

« [...] les premiers pas d'un auteur jusqu'à la publication de sa première œuvre (même s'il en a publié 50 !). Je veux les entendre parler de leur relation avec la création. De leur parcours littéraire. De ce qui déclenche l'envie de se mettre devant l'ordinateur. De ce qui les freine. Des sujets souvent laissés pour compte dans les médias traditionnels au profit de la simple promotion. »

Découvrez les Marie-Sissi Labrèche ou Tristan Demers sous un autre jour.

Naturellement, on peut les suivre sur Twitter ou les ajouter à notre fil RSS.

Si je possédais une maison d'édition, j'offrirais un service de presse à ces blogueurs suivis par une nouvelle génération de lecteurs...

► Isabelle Gaumont

TITULAIRE OU ASSOCIÉ ?

FROID ENTRE LES MEMBRES AUTOUR D'UN SUJET CHAUD !

Si vous fréquentez les assemblées générales ou si vous êtes membre associé, vous avez certainement entendu parler du combat de certains pour éliminer les classes chez les écrivains.

En octobre dernier, Jocelyne Delage, Jean-Pierre Urbain et Normande Vasil envoyaient un courriel aux « associés », leur demandant d'écrire au directeur général pour que le conseil d'administration accepte de présenter trois propositions aux membres lors de la prochaine assemblée générale :

1. *Tous les membres de l'UNEQ sont égaux et ont les mêmes droits, privilèges et obligations. Seuls les distinguent leur spécialisation* et le montant de leur cotisation (tarifs particuliers pour les débutants et les doyens).*

2. *Mandat est donné aux administrateurs d'effectuer la refonte des Statuts et règlements pour faire disparaître toute trace d'exclusion et de discrimination.*

3. *Les Statuts et règlements amendés seront soumis aux membres lors d'une Assemblée constituante qui se tiendra au printemps 2011.*

Les propositions ne se sont pas rendues jusqu'en assemblée.

Le débat n'est pas récent. Dans *L'Unique* de décembre dernier, Dominique Gaucher nous rappelait que la problématique a été discutée sous tous ses angles en 1992.

« Bref, il faut un noyau d'écrivains pour constituer une association d'artistes, et un bon nombre de membres qui publient des livres pour qu'elle puisse négocier au nom des auteurs de livres. »

Est-ce le fruit du changement de garde à la direction de l'UNEQ ? Ou les propos des associés militants auraient-ils été entendus ?

Le 29 avril prochain, le comité des *Statuts et règlements*, qui accueille deux membres associés, Jean-Pierre Urbain et Arlette Pilote, se réunira pour discuter principalement de ce sujet délicat. Quel impact sur la représentativité de notre association l'élimination des classes aurait-elle vraiment ? Quelles sont les solutions à envisager ? Quelles actions peuvent être entreprises afin de diminuer l'impression d'exclusion que vivent plusieurs membres associés ?

En arriveront-ils au même cul-de-sac qu'en 1992 ou trouveront-ils un angle nouveau pour solutionner le problème ? Rappelons-nous quand même que titulaires ou associés, nous menons tous le même combat : défendre nos droits. Des droits qui ont la vie dure...

► Laurence Aurélie Thérault-Marcotte

* spécialisation : romans, essais, nouvelles, littérature scientifique ou savante, littérature jeunesse, poésie...



QUATRE AUTEURS, DOUZE MÉTIERS, TRENTE-SIX TEXTES, DES SPAGHETTIS ET UN CHAT

Incipit d'une longue soirée

Au moment où Roxane Bouchard passait la porte d'entrée de mon appartement, ma chatte Will fracassait la superbe lampe sise sur mon meuble centenaire. L'arrivée spectaculaire de Roxane allait donner le ton de la soirée. Le temps de placer les fromages sur la planche de cèdre et d'ouvrir une première bouteille, Claudia Larochelle passait la porte. Gracieusement. Comme d'habitude. Nous aurions peut-être eu le temps de lire le dernier Louis Hamelin avant que Maxime Mongeon, en retard malgré lui, ne pénètre à son tour ce lieu qui allait devenir, le temps de quelques heures, un endroit d'échanges surprenants.

La table était magnifique : fromages, vin, pain frais, pâtes bolognaise et macarons, en guise de dessert. Nous avons trouvé le prétexte idéal pour partager ce repas et réunir quatre auteurs qui, autrement, ne se seraient jamais rassemblés : créer un spectacle littéraire à proposer au Festival international de la littérature.

(Loin de la chronique culinaire, ce texte est simplement une manière de partager une conversation que vous avez sûrement tous eue, et des réflexions intemporelles, qui traversent le temps et la tête de bien des auteurs.)

On s'est rapidement fait à l'idée que cette soirée n'allait pas déboucher sur une idée de spectacle. Comme d'habitude, je me suis intéressée à cette manière qu'ont mes collègues de gagner leur vie en dehors du métier d'écrivain. L'une est journaliste et chroniqueuse. L'autre est éditeur à temps partiel. Il y a aussi l'enseignante. Et moi, qui fais un peu n'importe quoi, à commencer par la mise en scène. Inévitablement, nous sommes aussi tombés dans une discussion sur le sentiment

d'imposture, chacun ayant quatre livres ou moins sur les tablettes. J'étais surprise de constater que ce sentiment soit encore quasi généralisé, et que, même après avoir reçu les bonnes critiques de nos journalistes littéraires, nous en sommes toujours à nous demander sur quelle chaise nous sommes assis.

Pourtant.

La réputation des Roxane Bouchard, Claudia Larochelle et Maxime Mongeon n'est plus à faire.

Ne serait-ce que par la qualité des textes qui s'est dégagée de cette soirée. Parce qu'après avoir fait

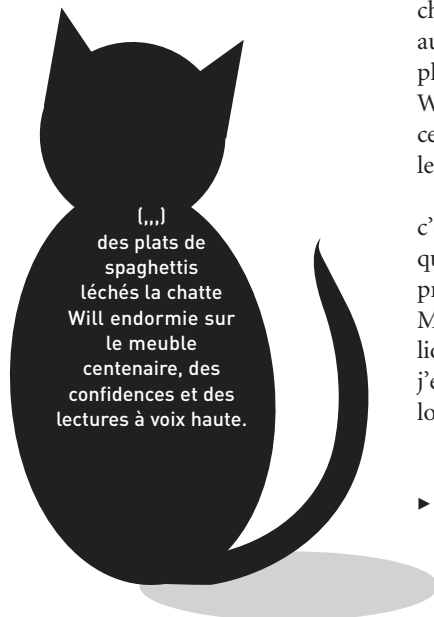
Cette activité de jeu créatif aura duré peut-être deux, ou trois heures ? Et elle a été entrecoupée d'hommages à nos idoles, où je découvrais, à ma grande surprise, que Roxane Bouchard est une passionnée de la littérature du terroir – elle nommait les Germaine Guèvremont et Rodolphe Girard – et que Claudia et moi aimions les mêmes écrivains comme Marguerite Duras, Sylvia Plath, Annie Ernaux. Cette dernière faisait d'ailleurs l'unanimité entre Claudia, Maxime et moi, avec *L'occupation* ou *La honte*.

Quatre larges cartons stigmatisés par nos petites mains de charlatans, plusieurs incipit et tout autant de débuts de textes, des plats de spaghettis léchés, la chatte Will endormie sur le meuble centenaire, des confidences et des lectures à voix haute.

Nous n'avons rien réinventé : c'était un simple souper réunissant quatre auteurs. Nous n'avons pas produit de projet de spectacle. Mais ce repas m'a permis de consolider mon métier, plus encore. Et j'espère qu'il sera le premier d'une longue série.

Vous venez manger ?

► Véronique Marcotte



le tour de notre fausse modestie, nous nous sommes mis à ouvrir les livres de ma bibliothèque, au hasard, afin d'y trouver ce qui deviendrait l'incipit de nos textes. Roxane ayant apporté d'immenses cartons blancs sur lesquels nous avons d'abord mangé, nous sortions les crayons pour barbouiller ces napperons de délires tantôt drôles, tantôt touchants, et parfois incompréhensibles, teintés de surréalisme et de subjectivité.



CENTRE-DU-QUÉBEC-MAURICIE

► Denys Bergeron

Quand arts visuels et écriture ne font qu'un

Un recueil de poésie a récemment vu le jour. Des élèves de différents cégeps ont ainsi eu l'occasion de créer des poèmes inspirés d'autant d'œuvres d'artistes de la région. Pas moins de 24 heures de créativité et d'écriture sont demandées aux étudiants lors de la tenue de cet événement.

Sainte-Brigitte-des-Saults se souviendra de Michel David En effet, la petite bibliothèque municipale de l'endroit porte dorénavant le nom du célèbre écrivain décédé le 4 août 2010, auteur des sagas historiques à succès *La Poussière du temps*, *À l'ombre du clocher*, *Chère Laurette* et *Un bonheur si fragile*, sans oublier sa première épopée familiale, *Le Petit monde de Saint-Anselme*.

L'art du conte dans l'univers de petite souris L'exposition se présente comme un voyage dans l'univers poétique et créatif de Jacinthe Lavoie. On découvre le processus de la créatrice : sous divers médiums tels la peinture, l'aquarelle et le crayon graphite.

Jean-Guy Lachance vient tout juste de publier un recueil de poèmes intitulé *Traverser l'espèce*. Michel Châteauneuf a lancé *Bad Trip au Sixième ciel*, Ariane Gélinas a lancé *L'enfant sans visage* et J.-P. April, *Histoires humanimales*.

Le 23^e Salon du livre de Trois-Rivières lance un appel aux auteurs de la Mauricie et du Centre-du-Québec Le Salon leur accordera une place spéciale avec le stand des auteurs locaux. Et cela, aux conditions suivantes : a) l'auteur doit habiter les régions de la Mauricie ou du Centre-du-Québec, b) avoir publié un livre entre les mois de septembre 2009 et mars 2011, c) sa maison d'édition n'est pas présente au Salon, d) il lui en coûte 25 \$.

Auditions pour compilation de chansons Le Centre Emmaüs des Bois-Francs invite les auteurs, compositeurs et interprètes de 18 à 35 ans de la région du Centre-du-Québec à s'inscrire aux auditions du projet de compilation de chansons socialement engagées basées sur des valeurs d'humanisme, d'écologisme, d'épanouissement personnel, spirituel et sociétal.

Pierre Chatillon Celui qui a fait paraître un disque de musique classique intitulé *Le Soleil* vient d'apprendre que les responsables de la station CJPX-FM, Radio Classique, 99,5, ont choisi huit plages de son disque.

OUTAOUAIS

► Guy Jean

Le Salon du livre de l'Outaouais

Le Salon du livre de l'Outaouais s'est tenu du 24 au 27 février, sous la présidence présente et affable de Chrystine Brouillet. L'invité d'honneur pour l'Outaouais était Christian Quesnel dont l'album *Cœurs d'argile* faisait au même moment l'objet d'une exposition à la galerie Montcalm de Gatineau.

Paul Mathieu et Claire Ruwet étaient les invités d'honneur étrangers dans le cadre des échanges entre l'Outaouais et la Province de Luxembourg en Belgique. Ils faisaient partie d'une délégation de six personnes venues, d'une part, pour occuper un stand et participer au Salon et, d'autre part, pour participer à diverses réunions à Gatineau, Montréal et Trois-Rivières avec le but de discuter d'échanges culturels.

Andrée Christensen de l'Ontario français et Maxime Roussy, littérature jeunesse, complétaient le groupe des invités d'honneur.



Prix littéraires

À l'occasion du Salon, le prix littéraire Jacques-Poirier Outaouais fut décerné à Marjolaine Beauchamps et les prix littéraires *Le Droit* à Michel Côté (poésie), Claire Boulé (fiction) et Loïse Lavallée (jeunesse).

Concours de nouvelles

Aussi dans le cadre du Salon, la bibliothèque municipale de Gatineau a lancé le concours « Des nouvelles de Gatineau », un concours de nouvelles ouvert à toute la francophonie, sous la direction de Michèle Bourgon. Les auteurs âgés de 18 ans et plus, confirmés ou amateurs, sont cordialement invités à soumettre leur nouvelle, et ce, jusqu'au 31 août 2011. Trois prix totalisant 1800 \$ seront accordés aux lauréats, dont un premier prix de 1000 \$.

Pour connaître tous les règlements liés au concours « Des nouvelles de Gatineau », vous pouvez visiter le site www.gatineau.ca/desnouvellesdegatineau.


D'ALEXANDRE LE GRAND À NAGUIB MAHFOUZ

► Nora Atalla

En 2009, il m'a été donné d'aller deux fois en Égypte. J'ai d'abord arpenté Le Caire, m'égarant dans le quartier musulman, jusqu'au Café El Fishawi à Khan El-Khalil, et sur Talaat Harb (autrefois Soliman-Pacha), jusqu'au Café Riche au centre-ville, deux endroits où, pendant de longues heures, traînait Naguib Mahfouz pour écrire. J'ai remarché ensuite dans les pas d'Alexandre le Grand, d'Alexandrie jusqu'à l'oasis de Siouah, où il a rencontré l'oracle d'Ammon-Zeus. Voyage d'exploration magique, au cours duquel je me suis rendu compte à quel point les Égyptiens tiennent en haute estime les écrivains et les poètes. C'est ainsi que j'ai été accueillie officiellement à la Nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie, chef-d'œuvre de l'architecture moderne, presque comme un dignitaire, avec en prime des visites guidées en français : le grand hall, les salles d'exposition, le musée des Antiquités et la grande salle contenant les plus vieux manuscrits du monde, protégés sous vitre. Il n'y a pas de mots assez forts pour décrire l'enchantement d'un tel lieu, qui, pour moi, relève du sacré. Et en cet endroit mythique, j'ai pu laisser près d'une trentaine d'ouvrages offerts par des écrivains et des éditeurs de Québec ; leurs livres y sont désormais catalogués et archivés.

Pour ceux qui ne s'en souviennent plus, c'est Ptolémée qui souhaitait réunir sous un même toit savants, écrivains et chercheurs de son temps. À l'origine une annexe du temple de la science et des Muses, le Mouséion (musée), la célèbre bibliothèque s'est métamorphosée en agora où l'on pouvait trouver tous les savoirs du monde. Les livres à bord des navires faisant escale à Alexandrie étaient recopiés et traduits, et c'est la bibliothèque qui en conservait l'original ! Elle a été partiellement détruite à la suite d'un incendie lors de la guerre menée par Jules César, et elle a disparu tout à fait vers 400 après J.-C. La Nouvelle Bibliothèque (4200 m²), magnifique, sise à l'emplacement de l'ancienne, est d'un modernisme époustoufflant. Les travaux ont débuté en 1995, et le bâtiment a été officiellement inauguré le 16 octobre 2002.

Il y a quelque 240 ans, un homme du nom d'El Fishawy a commencé à servir le café à ses amis dans une ruelle du quartier du Caire, Khan al-Khalil, chaque soir après la prière. Depuis, le café portant son nom



est devenu célèbre dans le monde arabe, un sanctuaire où se réunissent autour d'un café, d'un thé et du narguilé, écrivains égyptiens, artistes, musiciens, étudiants et intellectuels. Le café étant situé à quelques rues de chez lui, Naguib Mahfouz en était le plus illustre « régulier », et il aurait écrit en partie, paraît-il, *La Trilogie du Caire*, dans son arrière-salle (version arabe : 1956-1957 ; version française : 1987-1989) ; il a été le premier écrivain arabe à recevoir le prix Nobel de la littérature en 1988. C'est donc avec émotion que j'ai siroté mon kawa peut-être à une table ou deux de là où il se tenait...

Autre café qu'affectionnait Mahfouz et où je me suis rendue, le Café Riche, repaire des gens de lettres et de théâtre, né à l'aube du XX^e siècle. Mahfouz avait l'habitude de s'asseoir à un endroit particulier, d'où il pouvait observer les interactions culturelles s'accomplissant autour de lui, qu'il transposait ensuite dans ses romans. Chaque vendredi, malgré les arrestations, il animait des discussions et écoutait plus qu'il ne parlait. Le Café Riche abrite toute une histoire ; il ne s'agit pas d'un simple café, mais plutôt d'un salon littéraire, et parfois même d'un café politique... Le patron actuel, Michel Michaël, avisé de l'arrivée d'une écrivaine québécoise dans son établissement, s'est empressé de me présenter sa famille, ses associés et tout le personnel, puis de me faire visiter les lieux et les recoins fermés au public, jusqu'aux caves où était entreposée, au temps de la révolution de 1919, une presse manuelle clandestine. Désormais, plane dans le café l'ombre de Nasser qui y passait, dit-on, pour écouter les conversations. L'endroit est magnifique, authentique, avec sur les murs toute une galerie de photos de fameuses personnalités égyptiennes, dont Naguib Mahfouz et même Oum Kalthoum, qui était venue y chanter à ses débuts !

Comme quoi, peu importe les circonstances de l'époque, les écrivains n'ont pu être bâillonnés. Reste à espérer, malgré la crise en Égypte et les manifestations sanglantes au Caire, que le Café Riche ait survécu pour qu'il en soit de même aujourd'hui.

www.bibalex.org/french/index.aspx
www.infologisme.com/fr/article.php?AIndex=71#1.2
www.wikipedia.org/wiki/Naguib_Mahfouz#Bibliographie



Une chronique de Dominique Gaucher

PLACE AU LECTEUR

Dans la Nuit blanche de Montréal en lumière, le 26 février

dernier, les activités rivalisaient d'ardeur pour attirer le public : de la poésie au concours de slam, comment se partager un public littéraire montréalais tout de même relativement maigre ?

Je m'étais inscrite à une activité sans trop y penser, ni me renseigner, et je m'en suis réjouie. Elle sortait de l'ordinaire : la Nuit blanche des écrivains venus du froid, chez Gallimard, invitait à s'inscrire, sans plus de précisions.

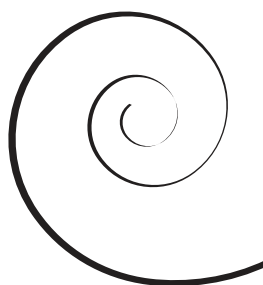
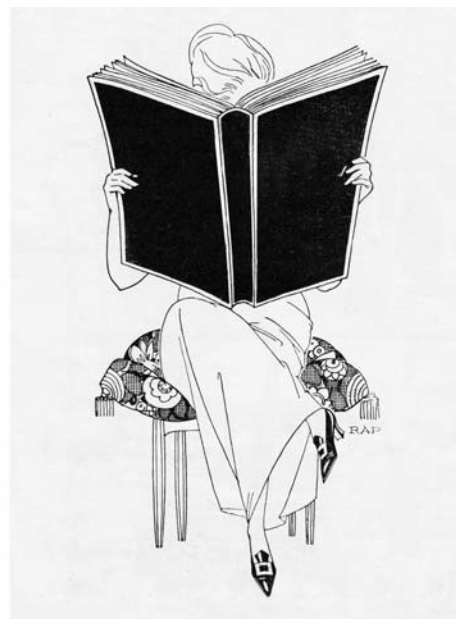
On assista à une soirée agréable qui réunissait en majeure partie des lecteurs venus... du froid de la rue, pour nous faire partager leur passion, qui de Tolstoï, qui de Fritz Zorn, mais aussi d'auteurs québécois, classiques comme Anne Hébert, connus comme Patrice Desbiens, ou de plus nouveaux venus comme Mélanie Vincelette ou Charles Bolduc. Et les lectures étaient menées rondement, les mots articulés, les tonalités justes, le tout, bien souvent, sans micro. Outre ces lecteurs anonymes (en tout cas, pour moi !), Jean Fugère était de la partie. Quelques poètes y ont lu de leurs vers, mais cela ne détonnait pas ; on sentait là à intervalles un souffle différent, c'est tout.

Le clou, j'y reviens, c'étaient ces lecteurs. Un peu gênés, se tortillant les pieds ou les mains, un peu rougissants, et pleins de passion, contenue ou pas. L'interprète de Patrice Desbiens aurait fait frissonner l'auteur lui-même comme il a captivé les aficionados du poète. La librairie avait eu la riche idée de faire des marmites de vin chaud pour dégeler les inhibitions, les mains et les cœurs, ce qui contribua aussi à assurer un roulement dans l'assistance : le mot se passait dehors, il faut croire. Ces lecteurs, que l'on cherche parfois sans

les trouver, dont on doute parfois de l'existence, ils étaient là, avec leurs choix, dits bien haut et souvent, motivés avec clarté et intelligence.

Entre 20 heures et minuit, je n'en ai trouvé qu'un seul ennuyeux : il ne leva pas les yeux une seule fois de *Kamouraska*, adopta un ton par trop *recto tono* et dépassa largement le temps alloué. Mais c'est une bonne moyenne au bâton : une soirée de poètes qui lisent leurs propres œuvres n'obtient que rarement un aussi bon score.

Bien vivants, ces lecteurs. Et pas bêtes du tout. Faudrait peut-être les inviter plus souvent. Sur scène, s'entend. Et pas avec la formule du micro ouvert, de grâce ! Place à la littérature !



DES NOUVELLES DES MEMBRES

Petites annonces

Je peux vous aider pour la mise en page et le traitement de texte de votre manuscrit afin de présenter un travail soigné auprès de votre éditeur. Karine, Granby : 450 378-0110 ou karine.vincent@hotmail.com.

Services conseils aux auteurs : évaluation et négociation d'un contrat d'édition – représentation auprès d'éditeurs – édition électronique. Dominique Girard, membre UNEQ, B.A.A., microprogramme de 2^e cycle en édition, U. de S. 514 234-2002 www.editionsdelile.com info@editionsdelile.com.

À l'île d'Orléans, à seulement 35 minutes de Québec, la Maison des belles marées propose intimité, confort et site enchanteur directement sur le bord du fleuve. 2 c.c. Tarifs spéciaux disponibles pour écrivains. Marie-Claude Dupont : (418) 829-0280 ou www.desbellesmarees.com.

Ex-professeur de français et ex-consultant en francisation à l'OQLF peut réviser vos textes à un tarif raisonnable. Raymond Paradis : 450 672-4893, ciel32@gmail.com.

À louer à Montréal : appartement pour séjour d'une semaine à 3 mois. Tout fourni : climatisation, Internet haute-vitesse, draps et serviettes, câble-télé, téléphone, foyer, etc. Rue Saint-Denis près des Carmélites. 500 \$/semaine. Louis-Philippe Hébert : 514 886-8102.

Révision stylistique : les éditeurs sont sensibles à la qualité de la langue. On refuse parfois des textes valables parce que le style présente des faiblesses. Alain Gagnon, membre de l'UNEQ : 418 698-0636, motpourdire28@videotron.ca.

Chalet 4 saisons tout équipé, à louer, bord de lac (Lanaudière) face à la montagne. Ni téléphone ni Internet. Canot fourni. À quelques pas de la Zec. Prix pour écrivains : 400 \$/semaine (sauf vacances des Fêtes et relâche scolaire). S. Brien : 450 657-4680.

La Plume rousse : service d'animation scolaire, de révision et de rédaction. Aussi : cours de français et d'informatique. Danielle Malenfant, membre UNEQ et AEQJ : 450 263-8721, daniellemalenfant@yahoo.com.

En Roumanie, c'était difficile – pendant la dictature communiste – d'avoir des contacts avec la littérature universelle contemporaine. On traduisait, mais presque exclusivement des auteurs classiques ou contemporains du bloc communiste. De la littérature québécoise, je ne savais que quelques noms : William Chapman, Émile Nelligan, Paul Morin, Gaston Miron. Je connaissais, grâce à un ami poète belge, la revue *Estuaire*. J'ai quelques numéros anciens de cette formidable revue où j'ai rencontré quelques noms de la poésie québécoise et de la poésie francophone. Par exemple, le numéro 19, du printemps 1981, où j'ai lu pour la première fois des Belges comme Jacques Izoard et Marc Quaghebeur et des Québécois comme Michel Leclerc, Nicole Brossard, Susy Turcotte ou Marie Uguay.

Après la chute du communisme, j'ai eu la chance de participer à quelques festivals de poésie en Europe, au Mexique et au Canada. En 1992, à la Biennale de Poésie de Liège, j'ai connu une Québécoise, Hélène Dorion, dont je savais déjà le nom, car j'avais lu ses poèmes dans le prestigieux *Journal des poètes*. Je lui ai traduit un livre, *L'issue, la résonance du désordre*, en 1997 sous le titre *Mîntuirea, rezonanța dezordinii*.

En 2000, à la Rencontre des poètes du monde latin, j'ai rejoint deux poètes québécois de ma génération : Bernard Pozier et José Acquelin. J'ai reçu leurs livres et la qualité de leurs poèmes m'a vraiment enchanté. En

2001, j'ai rencontré, toujours au Mexique, Jean Royer, avec son charme et sa poésie discrète et profonde.

Puis, en 2002, j'ai vécu un rêve : j'ai été invité au Festival international de la poésie de Trois-Rivières. J'ai été ébloui par la qualité littéraire, humaine et organisationnelle. D'ailleurs, j'ai publié un livre de 330 pages, dédié au festival et à ses hommes, *Trois-Rivières et un océan de poésie*.

Grâce au festival (et à l'anthologie *Poètes québécois*, réalisée par Louise Blouin et Bernard Pozier), j'ai eu l'occasion de connaître d'autres auteurs. J'ai reçu plusieurs titres, publiés surtout aux Écrits des Forges et, fasciné par la poésie vraiment remarquable de mes confrères québécois, j'ai traduit et publié leurs poèmes dans la revue culturelle *Cronica*, que je dirige depuis 1997. D'ailleurs, il y a pas mal d'écrivains, traducteurs et universitaires roumains qui font une promotion soutenue de la littérature québécoise. Modestement, moi aussi, j'ai traduit et publié dans les revues roumaines des poèmes d'Hélène Dorion, Denise Brassard, Danielle Fournier, Claudine Bertrand, Élise Turcotte, Nicole Brossard, Bernard Pozier, José Acquelin, Paul Chamberland, Jean Royer, Marc André Brouillette...

- ▶ Valeriu Stancu
Roumanie

Pour l'histoire et pour la littérature CONSERVONS LA MAISON DESSAULLES

La maison de Georges-Casimir Dessaulles, la plus ancienne de la ville de Saint-Hyacinthe, a été incendiée en novembre dernier et est menacée de démolition. Construite aux environs de 1857, la maison Dessaulles a vu passer de nombreuses personnalités : Louis-Joseph Papineau, Wilfrid Laurier, Napoléon Bourassa, Laure Conan, Henri Bourassa. Pour toutes ces raisons, je crois que cette maison mérite d'être restaurée, citée, voire classée monument historique. Je viens de créer un comité pour la sauvegarde de la maison Dessaulles, vous serez informés de l'évolution du dossier dans un prochain numéro.

Dans cette maison grandit Henriette Dessaulles, fille de Georges-Casimir, qui s'y sent bien seule. À l'adolescence, elle se réfugie dans sa chambre pour lire et écrire son journal intime, lequel fait partie des *90 trésors* que le Musée McCord expose présentement dans le cadre de son 90^e anniversaire.

En 1897, veuve et mère de cinq enfants, Henriette Dessaulles, à l'insu de sa famille, débute une carrière journalistique. Pour conserver l'anonymat, elle signera sous différents pseudonymes, dans différents journaux : *La Patrie*, *Le Courrier de Montmagny*, *La Revue de la*

femme, *La Revue moderne*, *Le Canada*, *Le Nationaliste*.

C'est à Montréal qu'elle publie la plus grande partie de son œuvre. En 1910, son cousin Henri Bourassa fonde *Le Devoir* ; il l'aidera en lui permettant de publier les *Billets du soir*, la chronique de graphologie et les *Lettres de Fadette* qu'elle rédige pendant 34 ans, jusqu'au 3 janvier 1946. Elle s'éteint quelques mois plus tard à l'âge de 84 ans à Saint-Hyacinthe, où elle a passé sa vie entière. Elle laisse derrière elle une œuvre importante : journal intime, nouvelles, contes, un roman, plus de 3000 chroniques journalistiques et esquisses graphologiques. Elle fait partie de celles qui ont tracé la route pour les journalistes contemporaines.

- ▶ Anne-Marie Aubin





Photo : Alain Rivern

ISABELLE MIRON INTERVIEWE JOËL DES ROSIERS

IM Tu ne crains pas tant les malades mentaux dangereux que tu soignes, que les gens normaux. Qu'auraient donc ces derniers d'anormal ou de vicieux ?

JDR Un patient qui a commis l'irréparable m'a confié : « La société ne comprend pas que l'on puisse être normal et tuer. » Malgré les actes commis pour lesquels il était tenu non responsable, il cherchait à se raccrocher à la communauté de tous les humains. Dès lors le terme « normal » n'a aucun sens proprement absolu ou essentiel. En considérant la vie comme un ordre de propriétés, dans un continuum de fonctions et de puissances dont la stabilité est nécessairement précaire, l'anomalie n'est pas conçue comme des accidents affectant l'individu mais comme son existence même. Les normopathes dévoilent en eux les hommes « autres » qu'ils sont en puissance pour peu qu'un trouble les *étrange* sous forme de réactions à des situations qui les débordent. Thomas Mann écrit : « Il faut toujours qu'il y en ait qui ait été malade et même fou pour que les autres n'aient pas besoin de l'être. »

IM D'où te vient cet amour de la langue, à la fois science, médecine et sensualité ?

JDR L'amour de la langue me vient de l'amour des mots d'autant que tous les signes aujourd'hui pointent leur fragilisation. Cet amour est un libertinage sérieux, plein de conviction par son caractère fanatique, terrorisé, violent et voluptueux. Je ne sais comment me tenir à égale distance de la science, la poésie des faits, de la médecine, pièce nécessaire à l'utopie biologique et de la sensualité où c'est le corps, sanctifié, mortel que dévore la poésie. Dans ce contexte de rumination mélancolique qui nous enrichit (l'exil, le déracinement,

le séisme), il s'agit d'œuvrer sans relâche contre la langue maternelle, manière de mettre en relief les grandes irrégularités du langage.

IM Vois-tu une différence dans ton écriture entre poésie et prose ?

JDR Ma prose est fidèle à ma poésie ; elle invente là où la poésie a inventé. La restitution de la rugosité première oblige le lecteur à lire en profondeur. Ce sont les enjeux plus primitifs qui sont exprimés dans la poésie. À travers notamment l'utilisation de mots qui existent même s'ils sont « rares », de la justesse de leur sémantisme, je plaide pour une biodiversité lexicale. Comme si la déstructuration des formes était le marqueur d'une angoisse face à la viabilité de l'expression poétique et à sa capacité de témoigner de la réalité.

IM Schizophrénie et littérature : beau sujet de réflexion ?

JDR Certains manuscrits de jeunes délirants sont rédigés avec une force poétique intimidante. Comme si la folie menait à la grâce, à la facilité du don avant qu'elle n'aboutisse à une horrible dégradation des facultés mentales. Qu'on se souvienne de la présence du corps catatonique chez Lautréamont ou des synesthésies chez Rimbaud. Cependant les recherches en neurosciences tendent à démystifier l'inspiration poétique. Il a été démontré que la poésie active les structures cérébrales impliquées dans l'angoisse de séparation d'un petit enfant. La poésie, une expérience esthétique et émotionnelle, est aussi méta-cognitive. C'est-à-dire que les nouvelles métaphores seront traitées et décodées davantage par l'hémisphère droit, région du cerveau qui traite aussi la musique.

... QUI INTERVIEWE ÉMELINE PIERRE



Photo : Josée Lambert

JDR Aujourd'hui, l'Europe a peur du déferlement de pauvres diables sur ses côtes méditerranéennes. Pourtant, Rimbaud annonce : « Les migrations plus énormes que les anciennes invasions ». Déjà, le roman *The Air Battle, a Vision of the Future* (1859), de H. Lang, décrit les conquêtes de l'Empire noir saharien étendant son protectorat jusque sur l'Angleterre et *L'an 330 de la République* (1894), de Maurice Spronk, évoque l'Europe envahie par les Africains. Ces mêmes Africains, dans les *Chroniques martiennes* de Bradbury, quitteront les États-Unis pour Mars. Citons aussi *l'Histoire de quatre ans, 1997-2001* (1903), par Daniel Halévy, où les Arabes, profitant d'une épidémie ravageant les populations européennes, envahissent le continent. Tes livres parlent de ces mêmes populations en détresse. Est-ce que ton écriture s'inscrit dans cette tradition ?

ÉP J'essaie d'anticiper les enjeux sociaux et politiques de la migration pour donner la parole à des destins

individuels et à des conflits intimes. Comme tu l'as dit dans *Théories caraïbes*, il est plutôt question de « fuite hors du pays natal ». Ces populations portent en elles les identités caraïennes aujourd'hui dans ce qu'elles recèlent de violent. Mettre en scène des clandestins ou des prostitués, c'est signaler l'existence de ceux qui sont en colère contre leur destin. Ils affirment, par leur présence « une littérature de désappartenance » (Rosello), c'est-à-dire que les migrants ne sont pas intéressés par la fixation. *Bleu d'orage*, à travers tous ces déplacements (Caraïbes, Europe, Afrique, Québec), se veut en désaccord avec les discours identitaires. L'errance des personnages questionne les démarcations, tant territoriales que littéraires. On pourrait parler de poétique du renoncement au pays natal.

JDR Il se développe un sous-langage littéraire sur Facebook. Quel est ton rapport aux réseaux sociaux ?

ÉP Indéniablement, il se développe un sociolecte « facebookien », mais cela n'influence pas ma pratique. Il s'avère intéressant quant au rapport avec le lecteur



PIERRE BOUCHER, L'UN DE NOS PREMIERS ÉCRIVAINS

Curieux destin que celui de Pierre Boucher, né le 1^{er} août 1622 à Mortagne en France et arrivé en Nouvelle-France à l'âge de 13 ans. Deux ans plus tard, accompagnant les missionnaires jésuites lors de leurs voyages d'exploration, il apprend des langues amérindiennes dont l'algonquin, l'iroquois, le huron et le montagnais. De retour au bercail à 19 ans, il sert d'interprète pour les négociations de paix. Par la force des choses, il devient soldat et se retrouve à Ville-Marie, puis à Trois-Rivières.

On le nomme capitaine en 1652. Se comportant en héros face aux Iroquois, il est promu juge royal, et gouverneur de Trois-Rivières l'année suivante. Pour la deuxième fois en Nouvelle-France, Louis XIV lui accorde des lettres de noblesse en 1661. Les premières avaient été conférées au D^r Robert Giffard de la seigneurie de Beauport en 1658.

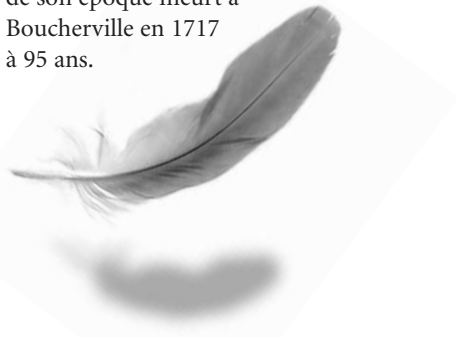
Trois ans plus tard, Pierre Boucher est envoyé comme émissaire à Paris afin d'exposer au roi la détresse de la colonie. Le jeune roi, bien sensible aux beautés et ressources, mais aussi aux graves aléas du pays conquis, intervient et octroie une centaine de soldats et des vivres pour le Canada. Il demande à Pierre Boucher d'écrire un livre pour renseigner les Français et attirer des colons en Amérique. Il en résulte *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France, vulgairement dite le Canada*, publié à Paris, chez Florentin en 1664.

Boucher y mentionne : « Je me suis contenté de vous décrire simplement les choses, sans y rechercher le beau langage ; mais bien de vous dire la vérité avec le plus de naïveté qu'il m'est possible, et le plus brièvement que faire se peut, omettant tout ce que je crois être superflu, et ce qui ne servirait qu'à embellir le discours.

Il démissionne du poste de gouverneur en 1667 et s'installe sur les Îles percées pour fonder la seigneurie de Boucherville qui voit le jour en 1673.

Devenu un des plus grands propriétaires terriens de l'époque, il développe une seigneurie exemplaire et se consacre à rédiger ses *Mémoires*, dans lesquelles il relate l'histoire de la Nouvelle-France au XVII^e siècle, lui qui a vécu 20 ans sous Louis XIII, 73 ans sous Louis XIV et deux ans sous Louis XV.

Il rédige aussi un testament spirituel qu'il titre *Mes dernières volontés*. Cet homme que l'historien Guy Frégault juge « le plus parfait du Canada français » de son époque meurt à Boucherville en 1717 à 95 ans.



qui n'hésite pas à contacter l'auteure directement. C'est une coterie à qui l'ont peut faire part de son actualité littéraire. Peut-être à terme ce médium deviendra-t-il un espace de création littéraire, voire un objet littéraire ? En ce qui me concerne, pour « réseauter », je privilégie les moyens traditionnels, plus efficaces à mon sens. Quoi de mieux que les salons et les foires ?

JDR Les œuvres à thèse n'ont jamais fait de grands romans. Comment es-tu passée de l'essai sur le caractère subversif des femmes antillaises au recueil de nouvelles sans que tes personnages soient les marionnettes de tes idées ?

ÉP Des automates mis en littérature ? D'une certaine manière, je reste persuadée que le choix qu'on fait en tant qu'auteur d'un protagoniste n'est jamais fortuit. Il dit forcément quelque chose sur soi et, immanquablement, sur ses idées. Toutefois, le rôle de l'écrivain n'est pas de faire de l'endoctrinement, mais de faire rêver d'une autre réalité qui a ses règles propres. Quant aux deux ouvrages, ils ont des objectifs indépendants. Si

mon essai tente de revisiter le mythe de la femme-mère dans sa représentation littéraire, il n'en est pas de même de *Bleu d'orage*. On y retrouve une galerie de personnages qui sont en quête d'hospitalité.

JDR « Qui vante la pitié, vante la terreur¹. » Après le séisme du 12 janvier 2010, de nombreuses œuvres ont accompagné le carrousel de la charité des ONG et des gouvernements. On peut parler d'écritures post-traumatiques, chacun voulant être le premier à témoigner. On ne t'a pas entendue alors qu'une partie de ta famille habite Léogâne, la ville la plus meurtrie ?

ÉP Par pudeur peut-être suis-je restée silencieuse, non pas muette. Je crois que l'écriture a été cathartique. Les œuvres parues après la tragédie ont été écrites par des écrivains qui étaient sur place, ce qui n'était pas mon cas. Pourtant, cette souffrance m'interpelle car j'ai un projet d'écriture en préparation autour du séisme qui a frappé Haïti. Rappelons-nous qu'un événement littéraire majeur² se déroulait quand le désastre est survenu. Il était légitime que les écrivains puissent témoigner.

1. Lautréamont
2. Étonnants Voyageurs

J'AI APPRI LE FRANCÈ DANS L'ÉCOLE DONT J'AI FRÉQUENTÉ !

La question de la langue est chez nous un psychodrame.

Nous nous dotons de lois censées protéger notre langue mais, étonnant paradoxe, son apprentissage semble en déclin. Depuis une quarantaine d'années, l'introduction de nouvelles méthodes pédagogiques pour remplacer les techniques jugées ringardes (la dictée, le par cœur), jointe à un relâchement des médias en matière de correction langagière, ont eu pour conséquence d'éroder cet outil de communication qui nous distingue de tous les autres Nord-Américains.

Si le phénomène se limitait à certains milieux, on pourrait l'expliquer par la spécificité locale ; mais, il se manifeste partout et dans tous les domaines de la vie québécoise, même dans le secteur public.

J'en veux pour preuve deux communications officielles d'une petite municipalité des Basses-Laurentides (on est loin de la brousse). Dans la première, la directrice du service d'urbanisme répond à des citoyens soucieux de moderniser les parcs :

Ces améliorations de nos équipements et du mobilier urbain se feront dans un geste de planification et dans un objectif de satisfaire les clientèles respectives de ces secteurs et de pérennité. (...) Pour la consultation, ce sont les gens des secteurs de desserte qui seront consultés (leur âge, l'âge des enfants – les modules et aménagements soient retenus selon la clientèle de desserte).

La seconde – chef d'œuvre de charabia ampoulé et prétentieux – provient du plus haut fonctionnaire de la municipalité, le directeur général, qui ajoute fièrement CA et MBA à sa signature. Pris au hasard, car ils sont tous de la même eau, en voici un paragraphe :

Donc, dans notre cas ici depuis que les municipalités constituantes suite à la fusion et depuis cet événement, les gestionnaires et employés ont fil du temps documenté plusieurs dossiers qui n'ont certainement pas tous été porté à l'attention des membres du présent conseil comme ceux antérieurs.

Je vous fais grâce de l'orthographe créative des deux textes. Saisi de la question, le maire a affirmé les avoir lus sans y rien déceler d'incongru.

C'est précisément pour cela que c'est grave.

Il y a un an, ladite municipalité a mis la clé dans son service des relations publiques (en plus d'éliminer le budget d'acquisition de la bibliothèque). Cette décision purement économique en dit long sur la mentalité de ceux qui l'ont prise. Elle suppose une foi aveugle

dans la compétence langagière des fonctionnaires qui devront désormais assumer seuls leurs communications ; elle témoigne aussi d'un mépris à l'endroit d'une population qui, apparemment, ne mérite pas qu'on dépense une centaine de dollars pour doter la Ville d'*Antidote* ou du *Correcteur 101*.

On raisonne comme si les choses allaient de soi : « Je sais parler, donc ce que je dis est clair. »

Or rien n'est si simple. Si autrefois on pouvait raisonnablement prêter à un diplômé universitaire une connaissance suffisante de sa langue pour répondre à une demande d'information, ce n'est hélas plus le cas aujourd'hui. Le diplôme n'est garant de rien. Il atteste tout au plus que son titulaire a posé ses fesses sur les bancs d'une institution de haut savoir, ce qui ne prouve pas qu'il en est sorti plus savant.

Pire : une mauvaise communication génère le chaos. On aurait tout intérêt à relire le mythe de Babel. Un usage généralisé de la langue approximative de mes deux fonctionnaires donne le frisson. Ces derniers sont pourtant les produits de leur école respective. Sentez-vous comme un parfum de réforme se répandre dans l'air ?

Je ne suis pas de ceux qui éprouvent un attachement sentimental à leur langue, qui l'arborent comme une médaille olympique et qui la respectent au point de la vouloir mettre sous verre. La langue est, pour moi, un outil, comme la fourchette du peintre quand il se met à table. N'importe quel ouvrier vous dira qu'il faut investir dans des outils de qualité, qu'un article bon marché ne vaut pas tripette.

Pourtant, quand on dénonce la piètre qualité de la langue que nous parlons, on crie à l'élitisme. Le mot juste ? Foutaises. La concordance des temps ? Sacrez-moi patience ! Les verbes irréguliers ? Whoa, baquet ! Et si vous usez de mots de quatre syllabes et plus, on vous accusera de provocation.

À bien y penser, a-t-elle vraiment tort, cette *vox populi* qui est aussi la *vox dei* ? Pourquoi s'embarrasser d'un vaste vocabulaire si on n'a rien à dire ?

► François Jobin

